

## FICTIONS COURTES

### Pierre Mertens

**Un colloque et un spectacle marquent ce mois d'octobre les 20 ans de la publication des Éblouissements. Mais Pierre Mertens n'est pas uniquement l'auteur de ce magnifique roman : on rééditait récemment Les Chutes centrales, un recueil de nouvelles.**

**Les Chutes centrales**, Pierre Mertens, éd. Le Grand Miroir.

Neuf nouvelles jalonnent **Les Chutes centrales** ou diverses angoisses du narrateur apparaissent s'opposant à une formule devenue l'adage de la vie d'un homme rencontré autrefois par le narrateur et qui vivait aux antipodes : « la mer... les hommes... » ainsi que l'on peut aussi le retrouver dans le roman de Reverzy intitulé **Le Passage**.

C'est l'expression de la mélancolie qui ressort de cet ensemble que l'auteur nomme « Tristesse » avec sa majuscule. Dans la nouvelle éponyme, le narrateur est en deuil blanc. Il s'est séparé de sa femme, en croise une autre à l'occasion d'une foire du livre et auprès de laquelle il s'épanche. L'absence rythme l'attente de celui qui vient représenter son dernier livre publié jusqu'à la faillite ontologique extrême qui se formule à travers la perte d'un stylo plume volé dans sa chambre d'hôtel. La disparition de celui-ci le laisse dans une détresse absolue. Il se retrouve amputé. « D'une seconde à l'autre, il se sentit tel un monarque privé de son sceptre, un mousquetaire sans son épée, un violoniste délesté de son Stradivarius. » Châtré, il l'est doublement lorsqu'il pense que ce stylo plume n'avait servi qu'à écrire des œuvres reconnues mais également des lettres à son ex-femme. La perte semble alors totalement consommée et la possibilité de créer compromise. Il a la possibilité de le remplacer par un Mont Blanc offert par la société à condition qu'il se laisse « photographier la plume à la main », mais il refuse car il considère à juste titre qu'un écrivain ne s'achète pas. Où serait sa liberté qu'il n'a de cesse de clamer ? La nouvelle femme rencontrée lui ouvre une nouvelle porte créative qui aurait pour titre **Chutes centrales**. Le texte serait autobiographique et non plus biographique. Dans d'autres nouvelles, une femme mesure des écarts et se sent « vieillie », « déclassée ». Une autofiction se cacherait-elle derrière sous les masques des personnages mis en scène ? Des interférences ont lieu entre les différentes nouvelles. Certains motifs, certains faits se retrouvent de l'une à l'autre. « Don Juan en négatif » ou « Barbe Bleue couleur muraille » font écho à celles des **Chutes Centrales**, « Don Juan monogame » et « Barbe Bleue ». C'est une image négative qui se détache de ses nouvelles. Dans l'une d'elles, le narrateur rend

compte d'un génocide symbolique des femmes qu'il a rencontrées selon la perception qu'il donne de sa propre vie lors même qu'il a toujours été « éconduit ». Mais il est également prêt à détruire son meilleur ami, plus chanceux que lui, jusqu'à ce que les destins s'inversent. Il a passé la plus grande partie de sa vie à l'épier et regrette finalement de ne pas avoir prêté plus d'attention au talent de son propre fils. L'autre évoqué appartient toujours au passé. Il manque au narrateur, mais cet autre lui est aussi menaçant. Ce qui engendre chez le narrateur un sentiment de remords vis-à-vis de celle ou celui qu'on avait oubliés et qui, au détour d'un événement ou d'un objet insolite, resurgit dans la mémoire qui s'ouvre soudain.

Nous disions que le négatif, la dépréciation de soi est de rigueur, c'est ce que nous rencontrons dans la dernière nouvelle de manière encore plus explicite. Le narrateur, qui fut bouc émissaire de ses camarades de classe, est devenu conférencier, défenseur des minorités, des malmenés, des absents d'identité stable, oubliant momentanément les temps violents de son enfance. Suite à certaines de ses prises de position, il se retrouve de nouveau attaqué. Les traumatismes de l'enfance refont surface. Il sombre alors partiellement dans la maladie de la non-reconnaissance au même titre que ceux pour lesquels il prenait parti.

Nelly Carnet

### Martin Melkonian

**Un petit héros de papier**, Martin Melkonian, éd. du Félin.

C'est dans la lenteur et l'harmonie que la première page de ce recueil de récits autobiographiques s'est écrite. Elle a pour décor la baie du Mont-Saint-Michel et la mer à proximité offrant par là-même ce climat et ce rythme bien à elle que l'on retrouve dans cette écriture initiale. Celle-ci glisse vers la rêverie et ouvre la mémoire. Elle se met en scène puis remonte l'horloge du passé. « L'action se déroule à proximité de la mer, un jour trileux de mars. J'ai allumé un poêle à pétrole Baya. J'écris sur une table ovale en merisier, couverte de traces, de blessures, d'indices (...). Ma plume est lente, car je suis désormais sur le second versant de la vie, inscrit dans le déclin. Dehors, en basse continue, le vent du littoral souffle sous le chant tête des moineaux. Je me laisse aller à une sorte de dictée rurale, inattentif à l'orthographe, mais tout en éveil pour ce qui est du son des mots, des phrases, des évocations haussées jusqu'à ma rêverie, jusqu'à ce que j'appellerais, avec un ravissement jaloux, la poésie de mémoire. » Cette poésie de mémoire recouvre celle de l'image du père qui se tient au premier plan dans la voix au rythme infatigable

du souvenir réflexif ponctué parfois d'un certain érotisme. L'épisode de l'institutrice et des buvards est cuisant car le désir interdit est à son comble. Melkonian rencontre très tôt les livres – ceux qui incarnent la littérature – grâce à un couple de libraires où il se réfugie pour fuir le « deux pièces aux murs salpêtrés » de sa famille. Il mène à sa guise une double vie, celle où l'imaginaire est roi face à une réalité parfois peu réjouissante. Il ignorait alors que tous les livres lus le guideraient vers une écriture personnelle. Puis des professeurs prennent la relève ainsi que des intellectuels. Les quatre récits s'interpénètrent, ayant tous pour sujet l'écriture et la lecture. Melkonian évoque les livres lus avec un constant va-et-vient entre le passé et le présent. Ils lui ont été des amis avec lesquels il a pu échanger dès le plus jeune âge tout comme l'écriture a tenu ce même rôle essentiel. Enfant unique, Melkonian n'était soudain plus seul. Mais il lui a fallu s'éloigner de la capitale où il est né afin de trouver le temps nécessaire pour celle qui est dévoratrice de temps. Ainsi, nous livre-t-il des scènes d'écriture tout en replongeant dans des réflexions conduites par certains des auteurs qui ont croisé sa route.

Nelly Carnet

### Rencontres au bout du monde

**Rencontres au bout du monde – Récits et fictions courtes**, préface de Nancy Huston, éd. Le Bout du monde.

Dans ce recueil de treize nouvelles intimistes signées principalement par des auteurs aubois, le lecteur voyage dans la région mais aussi au Pérou en passant par l'Afrique pour achever son périple « Au bout du monde », librairie troyenne.

Le fil d'Ariane sensé relier les nouvelles n'est pas toujours facile à tisser. Cependant la force des récits de Jean-Philippe Blondel, Jean-François Nivet et Jacob Diboum offre son souffle au recueil. La gravité se mêle à la légèreté des histoires parfumées d'un zeste d'humour.

Les chemins croisés sont souvent inattendus qu'ils soient dans le désert de l'Arizona, dans une rue de Troyes, un taxi parisien ou un hôpital. La magie de ces instants redonne espoir en la vie par un sourire, un regard, un bruit familier, une odeur. Ces tout petits riens nous aident à rebondir dans les moments incertains où l'on s'interroge sur la couleur de nos lendemains. La fragilité de ces moments au caractère éphémère n'en demeure pas moins un souvenir éternel pour chacun des narrateurs. Les rencontres qui émaillent les récits sont le garant de la foi en la beauté d'autrui qui fait la force de ce recueil et de ces éblouissements.

Nadine Doyen